



## La grève

Ça a été un drôle de mois de mai.

– Il faut une chambre pour le bébé, avait dit papa. Pas question de déménager. On l’installera dans la buanderie.

Chaque soir, en rentrant du travail, il enfilait un vieux pantalon et une chemise pleine de peinture, sortait sa boîte à outils et s’enfermait pour bricoler.

Papa est très fort en bricolage.

Il ne supporte pas que maman lui donne des conseils ni qu’on vienne se mettre dans ses pattes sous prétexte de l’aider.

Derrière la porte fermée de la buanderie, on entendait des clang !, des bong !, des zing ! suivis d’énormes jurons.

– Est-ce que tu as besoin d’aide, mon chéri ? risquait maman d’une toute petite voix.

– Surtout pas ! rugissait papa. Ce crétin de menuisier m’a encore vendu une étagère qui ne veut pas tenir !

Quelquefois, sa tête échevelée surgissait par l’entrebâillement de la porte :

– Quel est le sacripant qui a collé un chewing-gum sur ma scie égoïne ? hurlait-il.

– Restez à distance, les enfants, disait maman. Papa a besoin de concentration pour bricoler.

Quand on a découvert la nouvelle chambre du bébé, on n’en revenait pas.

La buanderie ressemblait maintenant à une boîte à bonbons. Sur les murs, il y avait une jolie tapisserie rose avec une frise presque droite, des petits tableaux plantés dans tous les sens. Papa, très fier, faisait la visite :

– Voilà, il a dit. Qu’est-ce que vous en pensez ?

– Renversant, a dit maman. Mais tout ce rose ? Est-ce que ça n’est pas un peu prématuré ?

– Ce sera une fille, a dit papa, catégorique. À la façon dont le bébé est placé, je n’ai aucun doute.

Papa est très fort comme médecin.

– Alors, il a dit, est-ce que ça n’est pas une jolie chambre ?

– Géniale ! on a dit.

– Et j’ai monté moi-même la commode, a dit papa avec modestie.

– Tu me rassures, a dit maman. J’ai cru un instant qu’elle était tombée d’un camion de déménagement... C’est normal qu’on ne puisse pas ouvrir le tiroir ?

– C’est suédois, a dit papa. Des meubles increvables.

– Ah bon, a dit maman. Si c’est suédois...

Pour les finitions, papa a emprunté la perceuse professionnelle de M. Le Bihan.

– Vous ne voulez vraiment pas que je vous donne un coup de main ? a demandé M. Le Bihan qui est toujours prêt à rendre service.

– C'est juste pour poser une applique, a dit papa. Je vous la rapporte dans deux minutes.

Il est monté sur un escabeau, a commencé à percer le mur, mais la mèche s'est bloquée. La perceuse s'est mise à tourner toute seule sans qu'il puisse l'arrêter.

Elle attaquait déjà la tapisserie des voisins quand le courant s'est coupé brusquement.

– C'est la grève, a dit M. Le Bihan que maman avait appelé à la rescousse. Plus d'électricité, plus d'eau, plus rien.

– La grève ? a répété papa en secouant le plâtre qu'il avait dans les cheveux.

– La grève, a dit M. Le Bihan. Vous ne regardez pas la télé ?

Ça a vraiment été un drôle de mois de mai que celui de 1968.

Maman était à quinze jours d'accoucher. Son sac pour la maternité était prêt, le trou largement rebouché dans la chambre du bébé.

Un matin qu'elle était allée à la poste retirer un colis de layette tricotée par Mme Vuillermoz, elle nous a tous trouvés à la maison.

– Et l'école ? elle a fait en n'en croyant pas ses yeux.

– C'est la grève, a dit Jean-A.

– La grève ? elle a répété.

– L'école est fermée, a dit Jean-A. Les cours sont suspendus jusqu'à nouvel ordre.

– Il ne manquait plus que ça, a dit maman.

Nous, on était ravis.

La grève tombait pile : juste pour la période des compositions ! Plus de cours, plus de devoirs, des sortes de grandes vacances avant l'heure.

On passait les journées à faire du patin à roulettes et du vélo sur le parking de l'immeuble. À 5 heures, il fallait remonter les onze étages à pied à cause des coupures d'électricité.

C'était un peu énervant de devoir remonter si tôt, surtout par l'escalier avec les vélos à porter, mais maman était formelle :

– Pas question de vous laisser traîner dehors avec les événements !

En face de l'immeuble, il y avait la Maison des Syndicats. Alors, chaque soir, à 5 heures, on se mettait à la fenêtre pour regarder la manifestation.

Les gens avaient l'air de bien s'amuser eux aussi. Ils portaient des banderoles, se tenaient bras dessus bras dessous en criant « Ce – n'est – qu'un début, continuons le – combat ! Ce – n'est – qu'un début, continuons le – combat ! »

On n'était pas les seuls à regarder le meeting. Autour de la place, il y avait aussi des policiers, avec des casques et des boucliers transparents de cosmonautes. Les manifestants criaient : « CRS, avec nous ! CRS, avec nous ! », mais eux, ça n'avait pas l'air de les amuser du tout.

– Vous avez vu ce qui se passe à Paris ? disait chaque jour M. Le Bihan à papa. Les étudiants ont pris la Sorbonne. Il n'y a plus d'essence. Que fait le Général ?

– Vous savez, moi, la politique..., faisait papa en tirant sur sa pipe avec indifférence.

– Vous ferez comme vous voudrez, disait M. Le Bihan, mais moi, je stocke du sucre à la cave. On ne sait jamais !

Avec la naissance prochaine du bébé, le bricolage de papa et les événements, maman était un peu à cran.

Le jour où on s'est mis à cracher du onzième étage sur les passants au lieu de ranger nos chambres, ça a vraiment bardé.

M. Le Bihan, tout raide, se tenait dans l'entrée, regardant son chapeau d'un air dégoûté comme s'il avait été touché par un bombardement de guano.

– Ça ne va pas se passer comme ça, a dit maman. Dans vos chambres, immédiatement. Plus de patin à roulettes ni de dessert jusqu'à nouvel ordre.

C'est Jean-A. qui a tout organisé.

Moi, je trouvais son plan un peu risqué, mais comme il veut toujours être le chef, pas moyen de discuter.

– Au travail, il a dit. Le premier qui moufte aura affaire à moi.

Quand papa est rentré le soir, on était fin prêts.

– Vas-y en premier, j'ai dit, puisque tu es si fort.

– On y va tous ensemble ou rien, il a dit. C'est une affaire de stratégie.

– Non, moi d'abord, moi d'abord ! a pleurniché Jean-E.

– On va se faire tuer, a dit Jean-C.

– Ça sera ta faute, a dit Jean-D.

– J'en étais sûr, a dit Jean-A. Vous vous dégonflez tous, bande de nuls !

On a commencé à se taper dessus, puis papa a appelé pour qu'on mette le couvert.

C'est ça qui nous a décidés.

– Ils ont vraiment rien compris ! Tant pis pour eux, a dit Jean-A. Les petits devant, les grands derrière.

– Pourquoi nous ? a demandé Jean-D.

– T'occupe, a dit Jean-A. C'est de la politique.

On n'était pas très fiers en entrant au salon, sauf Jean-E. qui ne sait pas lire et qui brandissait sa pancarte.

Papa et maman ont ouvert des yeux ronds.

– Qu'est-ce qui se passe ? ils ont dit.

– C'est une manifestation générale, a zozoté Jean-E.. C'est Zean-A. qui l'a dit.

– Une manifestation générale ? a répété papa, interloqué. À quel sujet ?  
Jean-A. a montré la pancarte. On l'avait fabriquée avec un vieux carton et des feutres, mais c'est Jean-A. qui avait trouvé le slogan.

Jean-C. l'avait écrit en lettres énormes :

### Y EN A MARRE !

– Tu es sûr que ça prend deux r ? il avait demandé.  
– Tais-toi et écris, avait dit Jean-A. Je suis super fort en orthographe d'usage.

– Y en a marre ? a répété papa.

– Oui, a dit Jean-A. C'est la grève. On a tous voté.

J'ai cru que papa allait casser le tuyau de sa pipe. Il s'est mis à tousser tellement fort que maman a dû lui donner des claques dans le dos.

– D'accord, il a dit en reprenant son souffle. C'est la grève. Je suppose que vous avez une plate-forme de revendications à présenter ?

– Moi, j'étais pas d'accord, a dit Jean-D. C'est Jean-A. qui nous a obligés.

– Faisons les choses dans les formes, a dit papa. Qui est votre délégué ?

– C'est moi, a dit Jean-A. en tirant une liste de sa poche, mais pour la première fois il n'avait pas l'air ravi d'être le chef.

Papa a croisé ses mains sur ses genoux.

– Nous t'écoutons, il a dit.

– Je... euh, a bégayé Jean-A., je parle au nom de mes camarades de lutte.

– C'est nous, a dit fièrement Jean-E. au cas où papa n'aurait pas compris.

Jean-A. a commencé à lire sa liste :

– Premièrement, on en a marre de ne pas avoir la télé. Même Stéphane Le Bihan en a une et il est nul en classe...

– Ça sert à quoi d'avoir la télé ? l'a interrompu Jean-C., toujours pratique. De toute façon, y a pas d'électricité puisque c'est la grève.

– Deuxièmement, on veut plus d'argent de poche, a continué Jean-A. On a décidé qu'on discuterait pas d'une augmentation de moins de 10 %... Troisièmement, y en a marre que ce soit toujours nous, les grands, qui soyons de tour de vaisselle...

– On avait dit qu'on ne l'écrirait pas, celle-là ! a protesté Jean-C.

– Forcément, j'ai dit. Tu es un moyen et tu ne fais jamais la vaisselle.

– Pas d'autres doléances ? a demandé papa.

– Euh, non, a fait Jean-A. en relisant rapidement sa liste.

– Si, a dit Jean-D. Nous, on veut aussi des bonbons. Et un nouveau paquet de graines pour le cochon d'Inde.

– C'est pas dans la plate-forme, a dit Jean-A.

– On veut aussi un chien, j'ai essayé.

– Et dormir dans le lit superposé du haut, a dit Jean-D.

– Et des zistoires avant de se coucer ! a zozoté Jean-E.

– D'abord, a dit Jean-A., on continuera le combat jusqu'à la mort.

– Très bien, a dit papa en ôtant ses lunettes. Plus de revendications ?

On s'est tous regardés, mais on n'avait plus d'idées.

– Très bien, a répété papa avec un petit hochement de tête. Je respecte votre mouvement.

– Tu es d'accord pour la télé ? a fait Jean-A. d'une voix incrédule.

– On en reparlera demain, a dit papa. Maintenant, écoutez-moi bien : celui qui ne sera pas couché dans une demi-minute aura droit à la plus mémorable fessée de toute son existence syndicale ! Suis-je tout à fait clair ?

– Chéri..., l'a interrompu maman d'une toute petite voix. Chéri...

– Quoi ? s'est emporté papa. Tu soutiens toi aussi ces dangereux agitateurs ?

– Chéri, a dit maman, soudain très pâle en se tenant le ventre, je crois que les contractions ont commencé.

– Les contractions ? a répété papa. Les contractions ?

– Tout va bien, a dit maman. Je crois seulement qu'il serait temps que tu me conduises à la maternité.

– On va avoir une petite sœur ! On va avoir une petite sœur ! s'est mis à crier Jean-E.

– C'est pas dans la liste ! a protesté Jean-A.

– Tu comprends vraiment rien ! j'ai dit. Le bébé va naître !

– Du calme, a dit maman en se levant avec difficulté. Ce n'est peut-être qu'une fausse alerte...

– Mais la télé ? La grève ? a bredouillé Jean-A.

– Jean-A., mon garçon, a dit papa en se battant avec les manches de son imperméable, je te charge de veiller sur tes camarades de lutte pendant que je conduis ta mère à l'hôpital. Je peux te faire confiance, n'est-ce pas ?

– Oui, papa, a fait Jean-A. d'un air vaincu.



On les a accompagnés jusqu'à la porte.

Papa portait le sac pour la maternité. Il avait l'air un peu nerveux et cherchait ses clés partout. Maman, elle, avait un drôle de sourire sur le visage. Elle avait attendu si longtemps ce moment ! Elle nous a embrassés un à un en nous recommandant d'être sages. Puis on les a vus depuis la fenêtre qui montaient en voiture.

Oubliées la grève, la manif, les revendications...

Maman partait à l'hôpital et quand elle reviendrait, plus rien ne serait comme avant : on serait six, pour toute la vie.

– Les gars, a dit Jean-A. en tirant le rideau, on n'est pas près d'avoir la télé, c'est moi qui vous le dis !